

Rémy Hildebrand

Comité européen Jean-Jacques Rousseau

L'amour et Jean-Jacques Rousseau

essai

[Mme de Warens \(1699-1762\)](#)

[Mme de Larnage \(1682-1762\)](#)

[Mme de Portland \(1715-165\)](#)

Au Panthéon, le 17 octobre 2024

Sommaire

Introduction

1. Les douces collines anglaises

2. Le protégé de *Maman*

3. Un intendant dévoué et un fontainier studieux

4. Une voyageuse irrésistible.

5. Conclusions

Introduction

La vie amoureuse du *Citoyen de Genève* forme un récit exceptionnel puisque la question de l'amour occupe sa pensée et nous entraîne dans des distinctions passionnantes. Il s'agit d'un domaine à explorer par excellence.

Les Confessions pourraient être examinées exclusivement sous cet angle. Depuis la parution de l'œuvre rousseauiste ce sujet suscite un vif intérêt et assume une double dimension, l'amour de soi et l'amour propre ⁽¹⁾ dont parle abondamment Rousseau.

Et pour examiner l'amour chez Rousseau, philosophe du XVIII^e siècle, ne faudrait-il pas diversifier les approches puisque dans cette science les recherches ont accompli des pas de géants !

Dès sa naissance, au cœur d'un univers relationnel d'une richesse passionnantes, Rousseau éprouve des sentiments affectifs pour des femmes qui prennent soin de lui dès sa naissance et d'autres qu'il rencontre par hasard ou avec lesquelles il partage durant des années des activités communes par exemple dans le monde littéraire, musical ou botanique.

A Genève, au 40, Grand'Rue, avec la complicité de son père, Jean-Jacques Rousseau s'attache à sa tante *Suzon* (1682-1774) ⁽²⁾ petite sœur de Isaac Rousseau et à Bossey, à Gabrielle Lambercier (1683-1753) ⁽³⁾ petite sœur du pasteur Jean-Jacques Lambercier (1676-1638).

Cette situation engendre chez Rousseau un puissant sentiment d'attachement.

L'attention que consacrent ces deux femmes fait grandir chez Rousseau les subtilités d'un lien d'estime et la puissance du pouvoir de l'affectivité.

Isaac Rousseau qui élève Jean-Jacques, expert dans le domaine de la chasse, expliquait, raconte-t-on, que *les changements de temps se lisaient dans les nuages et les contrecourants entre les vagues.* ⁽⁴⁾

1 La douceur des collines anglaises

Près de 45 ans plus tard en 1766, à Wootton Hall en Angleterre à proximité d'Ashbourne, Mme la Duchesse de Portland (1715-1785) fait la connaissance de Jean-Jacques Rousseau, installé quelques mois en Grande-Bretagne ayant quitté l'île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bièvre.

Mme de Portland et Rousseau étudient la science des plantes qui associe des connaissances botaniques, l'exploration d'espaces dédiés du vivant et le bonheur de correspondre lorsqu'ils sont empêchés de se rencontrer.

Mme de Portland perd son époux en 1763, après 28 ans de mariage, En été 1766, Jean-Jacques Rousseau fait sa connaissance ; elle est sa cadette de 3 ans.

La *Correspondance* de Rousseau compte quinze lettres écrites à Mme de Portland. Assez rares demeurent les lettres en anglais de Mme de Portland à Rousseau. ⁽⁵⁾

Leurs lettres ont le mérite de mettre en évidence un échange intéressant et surtout d'apporter de nouvelles connaissances concernant la science des plantes. A la même époque, le naturaliste suédois Linné (1707-1778) instaure une botanique scientifique, fruit de ses connaissances acquises par ses études de médecine et de botaniste. Il fonde l'*Académie des sciences* à Stockholm. Rousseau dit de ce système : *je pris une passion*

Rousseau et Mme de Portland adoptent cette nouvelle approche scientifique et leur courrier s'accompagne d'échanges de plusieurs ouvrages savants, de plantes séchées et de graines.

Cette science, passion pour l'un et pour l'autre associe le débat portant sur l'histoire universelle et son évolution ; cet engouement les entraîne irrésistiblement l'un vers l'autre et nourrit leur passion. La croissance des graines les fascine, l'entretien des plantes revient souvent dans leurs écrits et l'adaptation et la croissance d'une espèce mise en terre dans

tel ou tel endroit tempéré en Angleterre et en France les intriguent longtemps.

Une complicité magique unit Rousseau et la Duchesse de Portland, leurs liens s'intensifient avec le plaisir de communiquer et le bonheur de prolonger les discussions après les repas pris en commun.

2 Le protégé de *Maman*

Au cours de ce rapprochement dans les terres anglaises, le souvenir de Mme de Warens (1699-1762), vieux de 30 ans, s'impose et puisque Rousseau devient le chroniqueur de son propre récit de vie, il reconstitue les années précédentes. On parvient mieux ainsi à suivre leur trajectoire de vie.

La *Correspondance* de Rousseau succède aux *Confessions* qui paraîtront plus tard. Dans le cœur de Rousseau *Maman* trouve une autre vocation, il adoucit encore plus les traits de sa protégée. Lorsque Rousseau séjourne aux Charmettes, appelé le jardinier de *Maman*, il commence à composer des airs musicaux et les publie. Les portes lui sont progressivement ouvertes et plus tard l'attention du couple royal – Louis XV (1710-1774) et son épouse - s'intéressent à Rousseau et tout spécialement à son œuvre empreinte d'une légèreté inattendue, appelée : *Le Devin du village*.

Prélude à sa carrière, ce salut royal fait sourire d'aise Rousseau et l'intimide tout autant.

Ainsi, petit à petit, avec le recul, Jean-Jacques Rousseau et ses années passées aux *Charmettes* acquièrent une autre dimension. Seule subsiste en lui cette période au cours de laquelle, assistant de *Maman*, dévoué jardinier, nous l'avons dit, il s'occupe du domaine des Charmettes et s'apprête à le décrire. Paradis amoureux, lieu d'une passion entre une femme d'expérience et un jeune homme étourdi par l'attrait qu'elle exerce sur lui, ce lieu est visité en permanence.

Stimulé par l'ambiance chaleureuse comme une mélodie parfumée, le charme de Madame de Warens fait autorité nuit et jour. Rousseau se consacre à sa protectrice et vit intensément cette dépendance à l'égard de Mme de Warens. Expliquons-le d'emblée, la question qui préoccupe Rousseau soit leur relation sensuelle et les répercussions du sentiment érotique dans la vie quotidienne freine l'épanouissement de ses sentiments.

Pourtant Mme de Warens n'accorde pas la même importance aux échanges voluptueux, aux instants envoûtants de leurs rapprochements sensuels.

Revenons un fois encore à Madame de Portland. Parlerons-nous un jour de leurs longues promenades et des discussions qu'ils aiment poursuivre veillée après veillée ?

En évoquant les années rousseauistes passées auprès de Mme de Warens et la sérénité entourant les travaux botaniques instaurés entre Rousseau et Mme de Portland nous serons amenés à mieux distinguer, cette métamorphose portée par les années écoulées depuis le long séjour dans la petite maison des *Charmettes* et le travail de botaniste rigoureusement mené dans la riche campagne verdoyante du Staffordshire aux confins du Derbyshire arrosé par la Dove.

A l'époque, entraînée par d'autres projets, stimulée par la volonté de marquer son temps, Mme de Warens semble accaparée par d'autres projets d'ordre économique ; leurs centres d'intérêts divergent.

La protectrice de Rousseau aurait même échafaudé l'idée de créer un *Jardin royal des plantes* au-dessus de Chambéry ! A cette époque Rousseau n'éprouve pas encore un vif intérêt pour la botanique.

Plus tard, Rousseau pensant à ses années aux *Charmettes*, écrit *Le Verger des Charmettes* dont la première édition paraîtra à Lyon en 1739. Sans doute, ce poème a-t-il été rédigé durant l'été 1738. Cet hommage adressé à Madame de Warens expose, de quelle manière, il a pu vivre dans un jardin surélevé

conçu pour favoriser l'attendrissement des sentiments et multiplier de précieux partages.

3 Un intendant dévoué et un *fontainier* studieux

De nombreuses années se sont écoulées lorsque Rousseau, s'éloignant des *Charmettes*, devient un être instruit que les rencontres lors de ses voyages ou de longues soirées festives, rendent irrésistible.

Habile conquérant, Rousseau fascine des amies ici comme jardinier et là comme fontainier. En effet, dans sa correspondance, Rousseau se présente comme le fontainier de Mme de Portland.

Souvent éloquent, le futur *Citoyen de Genève*, être gracieux, tient des propos savants. Il aime parler de lui-même, de ses lectures, des cours de musique qu'il suit ou qu'il dispense ; il charme les milieux qu'il fréquente, les petites sociétés qu'il côtoie.

A l'époque, encore *aux Charmettes*, une persistante douleur assez floue préoccupe Rousseau l'amenant de trouver le remède destiné à le soulager.

Il se convainc de se rendre à Montpellier, car là-bas, un médecin propose un traitement. Rousseau s'y intéresse. Il se dit atteint d'une maladie des voies urinaires. Autour de lui la recommandation de consulter un spécialiste est reprise. Mme de Warens l'encourage ; à Montpellier, ce médecin, auteur d'un traité des fièvres, le Dr Antoine Fizes (1689-1765) jouit d'une excellente réputation. Le mois de septembre s'annonce clément, Rousseau entreprend le voyage. Il s'installe le 22 septembre 1737 à Montpellier. A la suite des premiers examens cliniques, les résultats le déçoivent. De surcroît, sans charme, la ville l'ennuie ; la vie est chère, il y souffle un air désagréable.

4 L'irrésistible charme d'une voyageuse

Revenons sur nos pas ; pour gagner Montpellier, Rousseau suit le cours du Rhône, ce fleuve tant aimé des artistes et des peintres, inspire les poètes et les écrivains. Ecouter ses flots parfois silencieux parfois grondant, exerce la méditation et stimule la mémoire.

Rousseau entreprend ce voyage pour soigner un mal qu'il appelle parfois *un polype au cœur*. Arriverait-il guéri avant d'atteindre Montpellier ?

Lorsque Rousseau commence la rédaction des *Confessions*, le souvenir de Mme de Warens reste dans sa mémoire.

Après l'épisode de son voyage en diligence et sa lumineuse rencontre avec Mme de Larnage, Rousseau écrit à son sujet : *cette vie délicieuse dura quatre et cinq jours pendant lesquels je me gorgeai, je m'enivrai des plus douces voluptés.*

Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélange de peines, ce sont les premières et les seules que j'aie ainsi goûtées, et je puis dire que je dois à Madame de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir. (8)

Séparée de Louis-François d'Hadémar de Monteuil de Brunier (1682-1762). Mme de Larnage et son amie Mme du Colombier rencontrent, dans la diligence, Rousseau qui se présente comme religieux anglais se prénommant *Dudding*.

Probablement, il a dû entendre parler de deux évêques de Lausanne, habitant Fribourg, Jacques Dudding (1707-1716) et Claude-Antoine (1716-1745) qui occupèrent une fonction ecclésiastique. Ce nom séduirait-il Rousseau pour l'utiliser lors de cette première présentation ?

Sans obligation pressante, les voyageurs prennent leur temps ; Rousseau aime cette manière de traverser la région. Les langues se délient, la discussion s'anime, les propos fusent, le ton si plaisant de l'une et de l'autre encourage Rousseau à parler de lui et de ses projets.

L'amie de Madame de Larnage, Madame du Colombier jeune mariée pose question sur question. Elle s'intéresse à la nuit passée par Rousseau à l'hôtel. Ces propos le rassurent, la courtoisie de ces deux amies, leur expérience, leurs paroles l'excitent et le piquent au vif.

Il doute moins de sa petite expérience des choses de la vie que du monde qui l'attend. Il aime se référer à quelques expériences antérieures.

Il se souvient de la promenade avec son père en bateau sur le lac Léman. Il croise Mlles de Vulson et Goton ; Rousseau écrit : *Je l'aimais en frère ; mais j'en étais jaloux en amant.* ⁽⁹⁾

Chacun se souvient de la journée passée à Thônes *au Manoir de la Tour* avec deux amies, Anne-Marie de Graffenried (1703-1748) et Claudine Galley (1710-1781) dégustant avec délices les cerises que Rousseau leur lance visant le décolleté de leur robe légère. ⁽¹⁰⁾

A Montélimar, les envolées rieuses des deux voyageuses ravissent Rousseau. Son cœur salue la ténacité de Madame de Larnage qui désire, à son bras, bien plus qu'une promenade autour de la ville. Leurs désirs les rapprochent, leur entente les enchante.

La rencontre de Rousseau et de ces deux personnes le séduit, son cœur s'échauffe. Le temps de comprendre ce bouleversement arrive !

Le 15 septembre 1737, Rousseau se rend à la messe à Saint-Marcellin pour accompagner Mme de Larnage, née en 1693 et mère d'une nombreuse famille. Ses fils se préparent à occuper des fonctions au sein de l'administration, ses filles désirent fonder une famille et élever des enfants.

Dans un hôtel, les voyageurs descendent impatients de passer à table. Sur ces faits, Mme de Larnage convainc Rousseau de la suivre faisant fi de sa timidité.

Tout en douceur, agréablement attentionnée, cette femme le guide d'un étage à l'autre. Du couloir à une chambre.

Valeureux, Rousseau accepte les audaces de Mme de Larnage, il l'interroge, il murmure, elle n'entend pas. Il lui semble assister à une pièce de théâtre, dans laquelle il joue le rôle principal.

Il est le centre du monde, l'héroïne lui consacre tout son temps, il ne sait de quelle manière il parvient à perdre ses inhibitions, à ne craindre que cesse l'excitation qu'il attend presque impatientement. Il voyage dans un lit fait pour mieux accomplir des extases.

Le parfum sucré, la bouche en flamme, le souffle puissant de Mme de Larnage viennent à lui comme une merveilleuse avalanche solaire. Ses audaces font exploser ses douces réticences.

Brûlant, son dos glisse, se rapproche, s'éloigne de Mme de Larnage amante bienveillante ; ce cheminement audacieux dans le pays du bonheur se multiplie, engage de longues et douces voluptés ; Rousseau se laisse guider comme un novice obéissant.

Il peine à respirer entre deux tenaces excitations. Rêve-t-il, de quelle manière s'accommoder, remporter ce jeu d'échec amoureux, se laisser gagner par ce renversement. Qu'encourt-il ? Où retrouver son centre de gravité, comment saluer le temps qui passe puisque l'excitation le fait vaciller.

Après la nuit à *l'Hôtel du Grand-Saint-Jacques* à Saint-Jacques une chambre les attend à Montélimar.

D'autres merveilleux rendez-vous improvisés s'accomplissent, le paysage de l'estime, la soif de la tendresse affective, le jeu infini des corps vibre jusqu'au ciel. La passion amoureuse transporte ce couple si intensément voué à l'autre. Il incarnent ce ravissement absolu, porteur de bonheurs et d'une intime sensation à prolonger des heures durant.

Ils désirent se revoir et pourtant au sein de ce désir plane un doute. Revivre semblable vigueur des sens et inventer le chemin qui les exauce, cela pourra-t-il se renouveler ?

Bien sûr, d'autres diligences vont longer le long de l'Isère et s'arrêter dans les hôtels et les auberges destinées à abriter d'autres unions torrides joyeusement prodigues, magiquement généreuses. Nous n'en doutons pas !

Les amants ne se séparent qu'à contre cœur. Persuadés qu'ils se reverront. Ils se quittent à Pont Saint-Saint-Esprit, convaincus qu'ils se retrouveront dans quelques mois.

Rousseau poursuit sa route. Le 21 septembre, Rousseau visite le *Pont du Gard* et les *Arènes* de Nîmes.

Après le séjour à Montpellier, sur le chemin du retour, Rousseau compte passer à Bourg-Saint-Andéol saluer Mme de Larnage.

Conclusions

Paru dans *Les Confessions*, cet hommage à Mme de Larnage impressionne par sa concision, son authenticité, sa sincérité. Parler des bonheurs voluptueux éprouvés par l'un des penseurs du siècle des *Lumières*, permet de mieux comprendre Rousseau et ses passions amoureuses devenu en quelque sorte maître en ce domaine.

Cette complicité relationnelle permet à Rousseau de parler de ce luxueux embrassement vécu sur le chemin de Montpellier.

Cette lumière ne luit-elle pas pour chaque être humain incité à dépasser ses conditionnements et à vivre une existence épanouie : mission confiée aux êtres humains, amis de Rousseau ou non.

Mme de Warens, Mme de Larnage et Mme de Portland exercent constamment sur Rousseau, quel que soit son âge, un pouvoir de séduction. On connaît le comportement des hommes appelés souvent *conquérants* affranchis des inhibitions relationnelles et aptes à prouver à leurs yeux leur capacité de séduction.

Rousseau et les trois personnalités décrites ci-devant donnent une image différente, image que Rousseau dès ses jeunes années apprécie ; les postures féminines audacieuses voire entreprenantes l'attirent. Rousseau appartient à une catégorie appelée *les accompagnants*.

Il excelle dans une relation où ses interlocutrices trouvent sa personnalité si attachante qu'elles apprécient ce que nous pourrions appelé rapidement les stratégies de contournement rousseauiste assez éloignées d'une conquête intime.

Rousseau utilise d'autres outils ; nous pensons à la correspondance, à la musique, à la botanique, aux remords, aux souvenirs. L'accompagnement incite à une attitude faite de protection, de prévenance, sorte de savoir rassurant à la fois Rousseau et ses interlocutrices.

Ce besoin ne serait-il pas à examiner plus attentivement puisque Rousseau est habité par une peur tenace. Cette peur, celle de sa propre naissance ayant compliqué l'accouchement de sa mère puis entraîné sa mort.

Souvenons-nous la plainte d'Isaac lorsque Jean-Jacques souhaite s'entretenir avec lui de sa mère ; au sein de ce bref dialogue vit constamment à la fois, l'épouse d'Isaac et la mère de Jean-Jacques ! Nous aurons l'occasion d'y revenir ultérieurement.

Sources

1. Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Honoré Champion, 1996, p.32
2. Suzon Rousseau (1682-1774) sœur d'Isaac Rousseau
3. Gabrielle Lambercier (1683-1753) sœur de Jean-Jacques Lambercier (1676-1738)
4. Delia Owens, *Là où chantent les écrevisses*, Editions du Seuil, 2020, p. 79

5. Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Honoré Champion, 1996, p.743
6. Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, *Ibid.*, p. 556
7. Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 253
8. Raymond Trousson, Frédéric S. Eigeldinger, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Honoré Champion, 1996, p.491
9. Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 28
10. Jean-Jacques Rousseau, *Ibid.*, p. 137